

DISCOURS DU 11 NOVEMBRE 2005 A MERVILLE-FRANCEVILLE

Eux aussi ils l'ont fait ! Un quart de siècle avant leurs cadets anglais s'attaquant à la Batterie de Merville, nos poilus ont affronté des épreuves dont nous ne pouvons même pas imaginer aujourd'hui la teneur. Ils sont partis la fleur au fusil selon les témoignages qui nous sont parvenus. En vérité, ils étaient habités par une profonde angoisse, prégnante dès le premier virage occultant les mouchoirs des épouses et des parents éplorés sur le quai de la petite gare encore visible de nos jours.

Au fur et à mesure que les convois se rapprochaient du front si vite figé, il est certain que les hommes étaient progressivement étreints par le bruit sourd des canons vomissant leur appel. Le mauvais sommeil de la première nuit, provoqué par un mélange d'excitation et de peur, sur des banquettes de troisième classe cahotantes, constituait un préambule aux longues veilles qui les attendaient. La dispersion des hommes d'un même village dans les différentes unités venait rompre rapidement le premier réconfort trouvé entre copains, chacun cherchant dans les propos tenus avant le départ par le père et les oncles des raisons d'espérer. L'espoir était basé sur l'idée d'une guerre juste et utile, pour gommer cette tache noire sur le coin nord-est des cartes de France, pour venger l'honneur perdu des anciens de 1870, pour gagner la Revanche tant clamée par les instituteurs et les édiles de la Troisième République.

Nos quatre enfants de Merville, ainsi que ceux qui ont eu la chance de revenir vivants, étaient convaincus de la justesse de leur mission. Mais une fois affectés dans les unités combattantes, brinqueballés entre l'Alsace et la Picardie au gré des mouvements de troupes et des grandes manœuvres, ils ont vite ressenti lors des attentes interminables dans les gares de triage que chaque fantassin était comme un pion placé sur un gigantesque échiquier sans horizon.

Les premières amitiés nouées dans les sections recomposées ont été ruinées au premier assaut, face à un ennemi parfaitement enterré et équipé de multiples mitrailleuses auxquelles il était quasiment impossible d'échapper, si ce n'est grâce au sacrifice du soldat placé devant soi, retardant de quelques secondes sa propre chute. Imaginons quels ont pu être les sentiments de nos jeunes soldats, blêmissant dès le silence assourdissant suivant le dernier obus propulsé dans le cadre de la préparation d'artillerie censée anéantir toute défense adverse, et attendant le coup de sifflet strident du signal de l'attaque. Le passage des sapeurs à la mine sombre, venant tailler les marches, indiquait l'imminence de l'attaque. La montée du parapet, la découverte du no man's land, la course effrénée vers le premier trou d'obus ou le moindre chicot de tronc calciné, le tout sous les cris des assaillants cherchant à chasser leur peur et à se donner le

courage d'avancer, sous les hurlements des gradés les invectivant à se rapprocher de la tranchée d'en face, la vision du soldat voisin tombant sans un cri dans la boue. Puis ceux qui avaient par miracle échappé à la mort jusque là ont entrevu les bouches des mitrailleuses rougies par la cadence de tir, les casques à pointe au-dessous des barbelés... Ce qui pouvait se passer après n'est pas dicible, tant la haine était forte. Ce n'étaient plus les mêmes hommes.

Parfois, l'ordre de repli était donné avant d'avoir atteint la tranchée adverse située souvent à quelques dizaines de mètres seulement. Ces attaques frontales étaient le plus souvent inefficaces et la vie des hommes semblait ne pas compter, la statistique étant la seule base de réflexion. Un général français parlait de « grignotage » de l'ennemi, au prix de dizaines de milliers de vies perdues parfois en une seule journée, comme sur le Chemin des Dames le 15 avril 1917. Le retour dans la tranchée s'effectuait dans un fracas indescriptible, du moins pour ceux qui pouvaient encore se déplacer par leurs propres moyens. Des centaines de noms de héros nous sont inconnus, ceux qui ont porté sur leurs épaules et sous la mitraille l'ami blessé ou l'officier respecté, au mépris de leur propre vie.

Et ensuite qu'ont-ils entendu ? Les râles des blessés auquel il était impossible et interdit de venir en aide, les enfants-soldats appelant leur mère, implorant leur pardon, recommandant leur âme à Dieu. Cette vision de l'enfer était pourtant bien sur terre et durait toute la nuit, voire le jour suivant, tant les agonies pouvaient être longues. Ces situations, si bien décrites par ceux qui sont revenus et ont témoigné comme Maurice Genevoix, Roland Dorgelès ou Henri Barbusse, ont été vécues dans les deux camps. Comment comprendre que 500 000 soldats des deux camps se soient entretués de février à octobre 1916 sur seulement 100 kilomètres carrés ?

Comment ignorer les fraternisations du jour de Noël, les parties de football improvisées par des hommes qui se sentaient souvent plus proches les uns des autres, par-delà les barbelés, que de leurs chefs. La souffrance les rapprochait en ces instants suspendus, bien vite balayés dès que le commandement était informé. Ce commandement avait commis des erreurs impardonnables au début de la guerre, comme à Vimy, dans le Pas-de-Calais, où les tabors marocains avaient pu rompre quatre lignes de tranchées et atteindre le sommet d'une colline stratégique en perdant le tiers des effectifs. Un futur maréchal leur ordonna de redescendre car cette action ne correspondait pas aux plans de l'Etat-Major. Un autre tiers du régiment disparut lors de ce retrait... Les soldats se rendaient bien compte de l'inanité de cette guerre, voulue par les puissants et jouant de leur vie, abusant de leur courage. L'idéal qui animait les premières journées s'est vite enlisé dans la glaise de l'Argonne ou de la Somme, dans les bois de Verdun ou plus tard de Belleau. Quel gâchis devant tant de malheurs

absurdes, tant de familles déchirées à jamais, tant de haine à nouveau semée dans les entrailles d'une terre rougie du sang de ses fils !

Quand l'Armistice fut signé, ce n'en était pas encore fini des souffrances de nos poilus. Des dizaines de milliers de « gueules cassées » ont erré d'hôpital en maison de repos, cherchant à reconstituer un visage perdu sur la base des connaissances médicales de l'époque, condamnés souvent à une vie sans plaisir et dépendants des bonnes volontés pour les gestes les plus quotidiens. Et une fois l'euphorie de la victoire passée, que dire de l'indifférence des autres, des promeneurs du dimanche se moquant sans se cacher des faces tortueuses de cette génération sacrifiée. Le retour au pays fut souvent pénible et leur sacrifice non reconnu à sa juste mesure, quand la grippe espagnole ou les séquelles de l'ingestion des gaz moutarde ne les a pas rattrapés.

Les traces de la Première Guerre Mondiale sont encore visibles aujourd'hui, dans les arbres généalogiques de chaque famille et dans l'inconscient collectif. Plus de 1 400 000 français sont morts dans des conditions atroces. Nos quatre enfants de Merville sont les témoins pour les générations futures d'une victoire perdue, annonciatrice vingt ans plus tard d'un conflit encore plus meurtrier. Rendons une nouvelle fois un hommage sincère à(nom des quatre soldats figurant sur le monument aux morts)..., morts pour la France dans la fleur de l'âge. Leur sacrifice pour notre liberté commande le respect de leur mémoire. Montrons-nous digne de la confiance qu'ils nous ont porté et du message fondamental qu'il nous ont transmis.
